

Dé tu lé long du payi
On fâ sa feïte aus'jors'hui.

C'est por to l'bin qué 'no fâ!
Et q'jamâ n'no z'a reubia.
Aus bin q'ce' on bon efan!
No l'olin feïtes de la tan.

Mâ dé cé n'ia nion qui pleuro,
On mēdj', on braille et on rē

«Toujours langue varie...»

Mélanges Andres Kristol

édités par Federica Diémoz, Dorothée Aquino-Weber,
avec la collaboration de Laure Grüner et Aurélie Reusser-Elzingre

« Toujours langue varie... »

*Mélanges de linguistique historique du français
et de dialectologie galloromane offerts
à M. le Professeur Andres Kristol
par ses collègues et anciens élèves*

édités par Federica DIÉMOZ, Dorothée AQUINO-WEBER,
avec la collaboration de Laure GRÜNER et Aurélie REUSSER-ELZINGRE



LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot
GENÈVE
2014

© Copyright 2014 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

L'IDÉOLOGIE LINGUISTIQUE DANS LE DISCOURS LITTÉRAIRE ANTILLAIS. LE MYTHE DU PATOIS NORMAND

André THIBAUT

Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)

*Pour Andres Kristol,
grand défenseur du «français total»*

1. Introduction

La conscience métalinguistique dans la littérature antillaise est exacerbée ; la co-habitation entre créole, français régional et français standard y est souvent évoquée – cf. les récits d'enfance de P. Chamoiseau :

Le négroillon, dérouté, comprit qu'il ignorait cette langue [celle du maître d'école]. La tite-voix babilleuse de sa tête maniait une autre langue, sa langue-maison, sa langue-manman, sa langue-non-apprise intégrée sans contraintes au fil de ses désirs du monde. Un français étranger y surgissait en traits fugaces et rares ; il les avait entendus quelque part et il les répétait lors de circonstances mal identifiées. Un autre français plus proche, acclimaté mais tout aussi réduit, se tenait en lisière des intensités vivantes de sa tête. (Chamoiseau, 1996, p. 69)

On rencontre même avec surprise dans le roman *Solibo magnifique* un passage où apparaissent les termes techniques de *diglossie*, *basilecte* et *acrolecte* :

Solibo Magnifique utilisait les quatre facettes de notre diglossie : le basilecte et l'acrolecte créole, le basilecte et l'acrolecte français, vibronnant enracinement dans un espace interlectal que je pensais être notre plus exacte réalité sociolinguistique. (Chamoiseau, 1988, p. 45)

En outre, le style des écrivains de la Créolité est caractérisé par l'emploi d'un très grand nombre de types lexicaux, voire de structures syntaxiques, empruntés au continuum *créole-français régional antillais* (v. entre autres

Thibault, 2008a, 2008b, 2009, 2010a, 2010b, 2012a, 2013). Il y a donc beaucoup de choses à dire sur l'idéologie linguistique dans le discours littéraire antillais, mais nous avons choisi de nous limiter ici à ce que nous appellerons le mythe du «patois normand, ancêtre du créole», tel qu'il apparaît dans les essais des auteurs se réclamant de la Créolité¹, dans le but de cerner ses procédés argumentatifs, son fonctionnement discursif et énonciatif ainsi que ses motivations.

2. Les origines du mythe du «patois normand, ancêtre des créoles»

Le mythe du «patois normand» à l'origine des créoles remonte au philologue haïtien Jules Faine ; v. Faine, 1937 et 1974, en particulier ce passage figurant s.v. *créole* dans son dictionnaire :

Le créole haïtien est une langue néo-romane issue de dialectes et patois de la langue d'oïl, notamment du normand, du picard, de l'angevin et du poitevin [...]. (Faine, 1974, p. 149)

Un peu plus loin apparaît le terme, ambigu et aujourd'hui rejeté, de *français dialectal*, qui est une contradiction en soi :

Au premier chef, le français dialectal, notamment le normand et l'angevin, a marqué son empreinte [sur la genèse du créole]. (Faine, 1974, p. 149-150)

A l'époque coloniale co-existaient dans les provinces de France deux systèmes linguistiques, les patois d'une part (appelés techniquement *dialectes primaires*, en particulier les dialectes d'oïl, en ce qui concerne les régions d'origine des colons), et le français d'autre part, qui se concrétise sous des formes marquées par la variation diastatique (sociale), diatopique (régionale) et diaphasique (technicismes des différents corps de métier, comme ceux des marins). Il est très maladroit d'appeler *français dialectal* ce qui n'était rien d'autre que du français tout court, tel qu'on le parlait vraiment à l'époque coloniale, et non tel qu'on l'écrivait. Il y a consensus aujourd'hui au sein de la communauté scientifique sur le fait que ce sont les français régionaux de l'époque coloniale qui se sont exportés outre-mer, en particulier ceux du grand Ouest, et non les patois, totalement inaptes à assurer la communication supra-locale. Toutefois, des emprunts du français régional aux patois peuvent bien sûr s'être exportés, en particulier lorsque leur extension aréologique en métropole était très vaste. Sur les héritages lexicaux du patois normand en créole antillais, cf. ce passage d'un excellent article de Jean-Paul Chauveau

¹ Sur ce mouvement et son texte fondateur, v. Bernabé / Chamoiseau / Confiant, 1989.

(2012, p. 52) qui fait le point sur la question, tout en traitant près d'une soixantaine de types lexicaux qui constituent selon les cas des candidats plus ou moins convainquants au titre de normannismes antillais :

Comme les variétés de français qui se sont répandues dans les colonies fondées à l'époque moderne n'ont jamais été des dialectes, mais des français marqués par des particularités essentiellement lexicales, l'hypothèse la plus probable est que ce ne sont pas des emprunts à des dialectes qui expliquent ces particularités, mais des régionalismes du français. Le français qui s'exporte au 17^e siècle dans les îles des Caraïbes comme sur le continent américain, c'est la koinè évolutive dont le français commun fait le fonds, mais sur lequel peuvent se greffer des lexèmes dont le statut est plus ou moins élevé dans la hiérarchie des usages français.

3. Représentation du mythe dans les textes des auteurs de la Créolité

Quoi qu'il en soit, le mythe de l'origine dialectale – et en particulier normande – du créole est entièrement récupéré et relancé dans Chamoiseau / Confiant 1991, comme on peut le lire dans ce passage :

Le créole à base lexicale française dérive donc *en premier lieu*² des dialectes français du Nord-Ouest, plus particulièrement ceux de la Normandie et d'Anjou dont il conserve de nombreux traits. (Chamoiseau / Confiant, 1991, p. 54)

Les « nombreux traits » en question ne font pas l'objet d'une étude statistique et surtout, ne sont pas confrontés aux traits autrement plus nombreux qui, eux, viennent tout simplement du français tout court et non de ses cousins d'oïl. Dans *Ecrire en pays dominé*, P. Chamoiseau enfonce le clou :

Dans mon bateau, une diversité règne : sur le pont, aux cordages, à l'arrière des bombardes, au roulis de la barre, on parle gascon, normand, angevin, breton, poitevin... ou encore le francien [*sic*]³, ce dialecte de Paris que l'on imposera comme langue nationale. [...] Ces langues, venues dans mon sil-

² C'est nous qui soulignons.

³ Ce terme, aujourd'hui totalement suranné, désignait autrefois ce que l'on croyait avoir été le dialecte *oral* de l'Ile-de-France au Moyen Age (dont on avoue aujourd'hui qu'on ne sait pas grand-chose) ; il pourrait encore, à la rigueur, être employé de nos jours pour désigner la *scripta* d'un texte médiéval exempt de traits dialectaux et ne présentant que des traits communs à l'espace d'oïl (v. l'encadré encyclopédique consacré à ce mot par Marie-José Brochard dans le *Dictionnaire historique de la langue française* des éditions Le Robert). En tout état de cause, il est totalement inusité de l'employer pour se référer à l'époque coloniale. Son emploi dans Alleyne 1996, p. 33-34 pour se référer au français populaire de l'Ile-de-France à l'époque coloniale montre que les linguistes créolistes eux-mêmes n'ont bien souvent que des connaissances très peu maîtrisées de l'histoire de la langue française.

lage, dériveront avec d'autres vers la langue créole. (Chamoiseau, 1997, p. 113)

L'auteur ne semble pas se demander comment ces locuteurs pouvaient arriver à communiquer ensemble avec des codes si divers (le gascon n'est pas un parler d'oïl ; le breton n'est même pas une langue romane), ni comment un pareil mélange peut avoir abouti à la formation de variétés de français d'outre-mer comme le laurentien, l'acadien⁴ ou le français des Grands Blancs créoles, qui n'auraient jamais pu naître du *mélange* de patois extrêmement divers, mais bien seulement de la koinéisation de variétés de français régional déjà préalablement existantes sur le territoire français.

Jetons encore un coup d'œil à ce passage d'un roman de Raphaël Confiant, *Ravines du devant-jour* (1993, p. 109), où l'auteur donne la parole à de supposés « comtes d'Anjou » en les faisant parler dans un pastiche de patois d'oïl, patchwork réunissant des éléments d'origines diverses, relevant tantôt du registre dialectal, tantôt du registre régional :

Mais les deux Blancs-France ne s'aperçoivent même pas de ta présence. Au contraire, ils brocantent des propos enfiévrés dans un langage qui te laisse pantois, à la fois très familier, très créole et pourtant différent :

“Ah ! J'la cré eune miette sorcière, voué-tu, fait le comte d'Anjou.

– Tu viens de m'conter eune chouse vrai drôle ! Ah ! Dame, et tu cré qu'ça servi a queuque chouse d'l'épousailler, c't Virginie !

– A c't heure y fait eune frette de chien. C'est y que j'serions malade ? Ha ! Ha ! Ha ! Si t'avais iu été là, t'arrais jéliment ri, mon gars. Queu bruit qu'j'arriens m'né si j'avions iu été ensemble !

– Faut faire pour nous en aller, dit le frère. C'est eune terre point commode icitte.

– J'ai eune migraine que la tête m'en fend... A fine force de l'supplimenter, mon beau-père a consenti à m'bailler son coffre. J'sommes ti ben riches, fiston !”

Ce passage est doublement invraisemblable : du point de vue interne d'abord, car certains de ses éléments n'appartiennent pas du tout aux parlers angevins, comme l'emploi du démonstratif *c't* devant un prénom (on attendrait

⁴ Sur cette question, cf. Mougeon / Beniak (ed.), 1994. Tous les auteurs s'étant exprimés sur ce sujet admettent que les patois n'ont pas survécu dans le Nouveau Monde (si tant est qu'ils s'y sont exportés), à l'exception notable du patois de Saint-Barthélemy (v. Calvet / Chaudenson 1998).

plutôt l'article défini), ainsi que l'emploi de formes de passé surcomposé (merci à Jean-Paul Chauveau pour ces informations) ; mais encore davantage du point de vue externe, car il est totalement improbable que des membres de la noblesse se soient exprimés en patois angevin à l'époque. Le patois était l'apanage des classes rurales privées d'accès à l'alphabétisation et caractérisées par une mobilité géographique très réduite. La noblesse, au contraire, jouissait d'une grande mobilité, était en contact avec la noblesse de bien d'autres provinces de France, et pratiquait évidemment le français et non le patois (même si l'on ne peut pas exclure que certains d'entre eux aient été capables de le parler en s'adressant à des paysans).

4. *Analyse linguistique des traits présentés comme d'origine normande*

4.1. Le problème de la chute du /r/ en créole

Reprenons la lecture (commentée!) de Chamoiseau / Confiant 1991, p. 54-55 :

Détruisons derechef quelques oiseuses légendes, et d'abord l'absence de 'r' dans le créole, généralement attribuée à la mauvaise prononciation des Nègres, dont les bandes dessinées font des gorges chaudes. Ce trait phonétique est du fait, et du seul fait, des colons normands et non des Africains dont tout le monde sait que, quelle que soit leur langue native, ils roulent les 'r' presque à la façon des Arabes.

Tentons d'abord d'être plus précis : il est inapproprié de parler d'absence du 'r' en créole, car ce n'est qu'en position implosive, c'est-à-dire en fin de syllabe, qu'il tombe (ex. : fr. *partir* > cr. [pati]). Dans toutes les autres positions dans la structure syllabique, il se maintient ou, devant voyelle postérieure, se transforme en [w] (ex. : fr. *rouler* > cr. [wule]), trait non retrouvé ni dans les accents de francophones africains, ni dans les parlers d'oïl, ni dans les descriptions du français de l'époque coloniale. Quant à la chute du -r implosif, s'il est vrai qu'elle n'est pas générale dans les français d'Afrique, on peut tout de même l'y rencontrer dans certains pays (par exemple en Côte d'Ivoire, toponyme d'ailleurs prononcé [kodiwa] dans l'accent local), mais quoi qu'il en soit il est inutile d'accabler les pauvres Normands et seulement eux pour ce trait phonétique : au XVII^e siècle, la chute du r implosif est générale pour de très nombreuses catégories de mots en français même, comme on peut le lire dans n'importe quel traité de phonétique historique (v. par ex. Fouché, 1961, III, p. 667⁵ ou Bourciez, 1967,

⁵ «Sont tombées en fin de mot les occlusives *p, t, k*, et parmi les constrictives : *s, r* précédé

p. 184⁶). Ce n'est que plus tard (milieu du XVIII^e s. d'après Bourciez) que, peu à peu, l'influence de la graphie et d'une certaine diction soutenue allait rétablir la prononciation du *r* implosif en français dans la plupart des catégories de mots. Quoi qu'il en soit, le système du français régional antillais moderne (chute du *r* implosif après toutes les voyelles, avec redistribution non-étymologique des timbres /e/ ~ /ɛ/ et /o/ ~ /ɔ/, et passage à [w] devant voyelle postérieure) est entièrement original et ne se retrouve ni dans les français d'Afrique, ni dans les dialectes d'oïl, ni dans les variétés régionales de français de la francophonie du Nord.

4.2. Autres phénomènes phonétiques touchant le /r/ en créole

Continuons la lecture du passage, où une source de dialectologie angevine est sollicitée pour venir appuyer le propos :

Dans son *Glossaire des patois et des parlers de l'Anjou* (1908), ouvrage qui fait autorité en la matière, le dialectologue Verrier-Onillon note *pourmener* pour promener, *célébral* pour cérébral, *flamaçon* pour francmaçon. (*ibid.*)

Passons d'abord sur le fait que l'Anjou n'est pas la Normandie... Les mots sollicités pour étayer la thèse de l'origine dialectale normande du comportement du 'r' en créole n'illustrent pas, dans aucun cas, la chute en position implosive, ni le passage à [w] devant voyelle postérieure. Le premier mot cité, *pourmener*, illustre un cas de métathèse ; le 'r' n'est pas du tout disparu, il a simplement changé de place. Les deux autres mots, *célébral* et *flamaçon*, présentent une confusion des liquides [r] et [l], phénomène très banal dans l'histoire des langues romanes (cf. esp. *coronel* pour fr. *colonel*, etc.). Encore une fois, le 'r' n'est pas tombé ; il subsiste, mais sous la forme d'un [l]. Ces mots sont décidément très mal choisis pour expliquer la chute du *r* implosif en créole, qui est un phénomène totalement différent.

4.3. Cas de chute du /s/ dans certains environnements phonétiques

Continuons la lecture :

On a aussi reproché aux Antillais nègres l'incapacité de prononcer le son 's' lorsqu'il est suivi d'une consonne, pourtant Verrier-Onillon cite *esta-*

d'une voyelle palatale non-arrondie [...]. Pour toutes ces voyelles, la chute est antérieure à la seconde moitié du XVII^e siècle. »

⁶ « Cet effacement de *r* s'est produit en moyen français, surtout au XVI^e siècle. [...] au XVII^e siècle, on ne faisait pas sentir la consonne finale : 1° dans les infinitifs en *-ir* [...]; 2° dans certains noms en *-oir* [...]; 3° dans les noms en *-eur* [...]. »

tue pour statue, *esquelette* pour squelette, *espirituel* pour spirituel; la modification de certaines terminaisons, pourtant Verrier-Onillon relève *catéchisse* pour catéchisme, *quession* pour *question*; la suppression de [*sic*] début de certains mots, pourtant dans Verrier-Onillon *platir* signifie aplatir; l'incapacité à prononcer les voyelles arrondies, pourtant en Anjou pupitre se dit *pipitre*... et ainsi de suite. (*ibid.*)

On remarquera d'abord que les mots cités n'ont rien de particulièrement patoisant; ce sont plutôt ce que l'on appelle en phonétique historique des «mots savants», qui peuvent évidemment subir des altérations dans la bouche du peuple, mais sans que cela s'intègre dans les structures régulières de la phonétique historique particulière d'un patois précis. En fait, les formes évoquées sont souvent relevées dans des sources attestant la prononciation du français populaire; cf. Bourciez, 1967, p. 161 : «La prononciation populaire la fait même volontiers entendre [en parlant du 'e'] dans les mots savants tels que [*e*]scandale, [*e*]statue, [*e*]special, etc.»; *ibid.*, 163 : «A la finale des mots savants en -iste, isme [...], la prononciation vulgaire tend depuis la Révolution surtout à assimiler *t* ou *m* au *s* (formes *artisse*, *journalisse*, pour *artiste*, *journaliste*, et aussi *rhumatisse* pour *rhumatisme*, *catéchisse* pour *catéchisme* déjà attesté chez Vadé au milieu du XVIII^e siècle).» Quant à *quession* pour *question*, mentionnons en guise de comparaison la prononciation *gession* pour *gestion* qui, bien que considérée comme «négligée» par Dupré (cité dans TLF s.v.), est banale en français.

4.4. Cas d'aphérèse

Le cas de *platir* pour *aplatir* doit être explicité. Les auteurs font allusion (sans le dire clairement) au fait que les verbes français de trois syllabes ou plus ont très souvent subi un phénomène d'aphérèse en devenant des mots créoles : cf. fr. *amarrer* > cr. *maré*, fr. *arracher* > cr. *raché*, fr. *enfoncer* > cr. *fonsé*, fr. *ébrécher* > cr. *bréché*, etc. (cf. Ludwig *et al.* 2002 s.v.). S'il s'agit d'un phénomène purement formel, systématique, et sans justification morphologique dans la genèse du créole (car les premiers locuteurs de créole ne pouvaient analyser les verbes français comme comportant un préfixe), en revanche la forme angevine ne semble être qu'une survivance isolée (du point de vue de l'aphérèse) de l'ancien français, car *platir* est attesté de Wace (XII^e s.) jusqu'au XVI^e s. (v. FEW 9, 45a, PLATTUS I 1). Le mot créole pourrait donc tout autant être un héritage de la forme angevine que le résultat d'une aphérèse, très générale dans le passage du français au créole, et qui ne peut guère s'expliquer systématiquement à partir des patois galloromans d'oïl, lesquels ne font pas subir de façon régulière l'aphérèse à des verbes de plus de

deux syllabes. En revanche, on trouve facilement dans des corpus de français populaire ivoirien des phénomènes d'aphérèse tout à fait similaires à ceux illustrés par les créoles français (v. par ex. Lafage 2002, p. L, *trappe* pour *attrape*).

4.5. La délabialisation des voyelles arrondies

Le dernier cas traité dans le passage ci-dessus concerne la délabialisation des voyelles arrondies. En effet, très régulièrement, fr. [y] devient cr. [i] et fr. [ø] devient [e]. Ex. : fr. *du feu* > cr. *difè*. Le phénomène est systématique, et seul le créole dit «acrolectal» maintient la prononciation des voyelles antérieures arrondies, par alignement sur le français. Selon tous les créolistes, il s'agit bien de l'influence du substrat des premiers locuteurs de créole, les voyelles antérieures arrondies étant peu répandues dans les langues africaines. Pourtant, nos auteurs veulent à tout prix que cela vienne des patois, et étayent leur raisonnement à l'aide de la (seule) forme suivante : *pipitre* pour *pupitre*. Il est facile de voir qu'il s'agit là d'une simple assimilation vocale à distance, qui ne peut concerner que ce mot ; pour prouver que les voyelles antérieures arrondies n'existent pas dans les patois d'oïl, il faudrait citer des traités de phonétique historique des dialectes en question, des cartes de l'ALF, ou tout simplement consulter le FEW : mais il n'est pas difficile alors de voir que les étymons LŪNA (FEW 5, 446-455) ou NŌDUS (FEW 7, 171-174) ont donné dans les patois d'oïl d'innombrables formes comportant des voyelles antérieures arrondies. Il est d'ailleurs ironique de constater que *næud*, qui apparaît souvent dans les patois de l'Ouest (v. FEW *loc. cit.*) sous la forme *nou*, a donné *né* en créole (v. Ludwig *et al.* 2002) – une forme qui ne peut s'expliquer qu'à partir d'une délabialisation du fr. *næud*, et d'aucune manière à partir du patois *nou*, qui n'a pas laissé de trace dans les créoles.

4.6. Un dérivé suffixal attribué gratuitement au normand

Voici un exemple d'attribution gratuite d'un mot créole au «normand» ; il s'agit d'une note de bas de page destinée à gloser le sens du mot *bitaco* :

18. Personne de la campagne ; du normand 'habitaçot'. (*id.*, p. 93, n. 18)

Un tel mot, bien attesté dans les Antilles et même en Louisiane (v. Ditchy, 1932), est totalement absent des sources galloromanes, qu'elles soient normandes ou autres. Bien sûr, la note ne comporte absolument aucun renvoi bibliographique. Il semble s'agir d'un changement de suffixe à partir du radical de *habitant*, mais la nature du suffixe en question reste inexplicée.

4.7. Un contre-exemple : le cas de *pièce*

Nous ne résistons pas à la tentation d'évoquer ici le cas – ironique – de *pièce* (cf. Thibault, 2012a), car il illustre bien la dichotomie patois ≠ français régional. Résumons-nous : en ancien et en moyen français, il existait de nombreux procédés de renforcement affectif de la négation (*pas* et *point*, mais aussi *mie*, *goutte*, *brique*, etc. ; v. Möhren, 1980). L'emploi de *pièce* dans cette fonction est particulièrement bien attesté en ancien français ; il est tombé en désuétude en français central par la suite, mais s'est maintenu en français régional de Normandie jusqu'à l'époque coloniale, où il connaît aussi un correspondant dans les patois normands, sous la forme – typiquement normande – de *pièche*. Or, l'emploi du français régional de Normandie s'est exporté dans les Antilles et y a fait souche dans les créoles, mais justement sous la forme du français régional normand *pièce* (graphiée *pyès* dans Ludwig *et al.*, 2002) et non sous la forme patoise *pièche*. Ironiquement, P. Chamoiseau, qui tient tant à démontrer l'origine patoise normande du créole, fait un usage exceptionnellement élevé de cette particule négative dans sa prose. En voici un exemple, tiré de l'essai ici commenté :

Bien que réprimé, le marronnage est resté le seul lieu où le colonisé créole parvient à exprimer sa défiance ou son refus d'un destin dont il n'a *pièce* maîtrise. (*id.*, p. 115)

4.8. « Parlers dialectaux », « francien » et français total

Continuons notre lecture commentée :

Les quatre cinquièmes des soi-disant anomalies du créole face à sa souche française ne sont pas dus aux Nègres mais tout bêtement aux parlers dialectaux des premiers colons blancs. En fait, le créole a dérivé à partir de ces dialectes et non à partir du francien [*sic* !], lequel deviendra le français moderne. (*id.*, p. 55)

Passons sur le fait que les différences entre le créole et le français soient présentées comme de « soi-disant anomalies » (aucun linguiste, créoliste ou autre, n'utiliserait le mot d'*anomalie* pour se référer au fait qu'il y a des différences entre langue-mère et langue-fille), et sur la gratuité de l'évaluation quantitative du phénomène (d'où sortent ces « quatre cinquièmes » ?) ; passons également sur l'impropriété de l'emploi du terme technique de *francien* (v. note 1), qui renvoie toujours au Moyen Âge et non à l'époque coloniale, laquelle correspond dans toutes les périodisations de la langue française à ce qu'il est *déjà* convenu d'appeler du « français moderne ». Indépendamment des arrière-pensées qui sous-tendent tout ce discours, et auxquelles nous

reviendrons ci-dessous, ce que l'on a sous les yeux ici est une conception très normative et très étroite de ce qu'est le français, à savoir grosso modo le français des dictionnaires et des grammaires, en dehors duquel ne sauraient exister que des patois, des parlers dialectaux. Le français réel, dans toute son extension diasystémique (diatopique, diastratique et diaphasique), celui qui est vraiment à la source de ce qu'allaient devenir les créoles et que nous proposons d'appeler « français total », se trouve dans l'angle mort de nos essayistes.

5. *Analyse énonciative du discours idéologique des auteurs de la Créolité*

Mais qu'à cela ne tienne : il ne s'agit pas ici de parler de linguistique historique (ni Chamoiseau ni Confiant ne sont des spécialistes de cette discipline), mais bien d'idéologies linguistiques. Les auteurs de la Créolité ne connaissent à peu près rien à la linguistique historique, mais instrumentalisent des données issues de cette science pour construire un discours chargé d'intentions pragmatiques diverses. Il convient donc de se poser un certain nombre de questions. Quelles sont les raisons de la perpétuation de ce mythe ? Avec quelle casquette nos essayistes le tiennent-ils ? A qui s'adressent-ils ?

5.1. Enonciataires visés par les énonciateurs

De toute évidence, il ne s'agit pas de rejoindre la communauté universitaire, qui est attaquée frontalement dès le premier paragraphe de cet essai :

Donne congé ici aux docteurs de la loi. Laisse aller, qui aborde littérature avec seringue ou bien scalpel. Décommande ces pensées vivisectrices qui médusent les chairs pour deviner une âme. [...] Et cette rumeur, au chercheur bardé de décrets universitaires et du souci d'emprisonner, dit que jamais littérature ne meurt, jamais ne se fige, et jamais ne ressemble à ce que l'on dit d'elle. (*id.*, p. 11)

Les universitaires, malencontreusement armés de sens critique et de connaissances techniques spécialisées, ne font pas partie du lectorat visé par nos essayistes, lesquels semblent préférer s'adresser à des lecteurs moins bien armés pour faire de leur discours une lecture critique. Il s'agit donc de viser, grosso modo, le grand public plus ou moins « cultivé », et non une audience universitaire, on l'aura bien compris. Cela permet aussi de faire l'économie de précautions méthodologiques aussi élémentaires que la présence de références bibliographiques pour étayer ses affirmations.

5.2. Statut des énonciateurs

Mais à quel titre nos auteurs s'expriment-ils ? En tant qu'intellectuels, en tant qu'écrivains, voire en tant qu'universitaires, alors même qu'ils vouent ces derniers aux gémonies dès la première page de leur essai ? L'institution universitaire a beau faire l'objet d'une critique frontale d'entrée de jeu, c'est bien en instrumentalisant des connaissances accumulées par des universitaires que nos essayistes élaborent leur discours. Leur position est donc ambiguë ; oui au discours universitaire, pour autant qu'il soit tenu (et instrumentalisé) par eux. En outre, ce discours essayiste profite bien sûr pour sa diffusion du statut d'écrivains célèbres dont jouissent Chamoiseau et Confiant, statut qui échappe entièrement à l'immense majorité des universitaires, lesquels seraient donc de toute façon bien mal placés pour réfuter auprès d'un lectorat étendu les thèses défendues dans cet essai. Leurs auteurs ont donc les coudées franches.

5.3. Intentions pragmatiques des énonciateurs

Venons-en au cœur du problème. Pourquoi nos auteurs tiennent-ils tant à ce mythe du patois normand ? Quel message veulent-ils faire passer ? Un certain nombre d'indices textuels nous mettent sur la piste. Voyons d'abord ces passages, qui apparaissent comme un règlement de compte dirigé contre l'ethno-classe des Blancs créoles :

Qui sont donc ces défricheurs qui vont débarquer en Martinique et en Guadeloupe ? Une légende tenace, souvent propagée par d'actuels descendants, les habille de noblesse et comble leur patronyme de nombreuses particules. L'Histoire n'a pas le même discours. Il s'agissait souvent de cadets de famille contraints d'émigrer aux îles par les rigueurs du droit d'aînesse. Il s'agissait aussi, et encore plus souvent, de marins aux yeux fixes, d'arpenteurs de grands chemins éjectés d'une geôle, d'aventuriers divers traqués par une déveine ou la ruine acérée d'un destin. [...] On sait aussi que Colbert fera ramasser des filles de mauvaise vie, de La Rochelle ou bien de Dieppe, pour peupler ces terres lointaines où les jeunes défricheurs pleuraient le manque de femmes. (*id.*, p. 22)

Les Blancs créoles devenus les 'Békés' se constitueront en classe latifundiaire qui précipitera les Noirs et les survivants des Caraïbes hors de l'humanité. Les descendants (nés aux Amériques, donc Créoles selon l'originelle acception du terme) des mauvais garçons et des filles de La Rochelle se forgeront une dignité neuve, dont l'image d'Epinal du riche planteur, noble, généreux, véritable patricien tropical, sera l'illustration la plus disséminée. (*id.*, p. 23)

[...] eux, qui proviennent souvent de subcultures (ce sont des provinciaux au terroir spécifique, des marginaux, très souvent des personnes en rupture de ban, comme nous l'avons déjà vu [*sic*]) [...]. (*id.*, p. 37)

1635-1935, à la Martinique, colonie française d'Amérique. On fête le Tricentenaire de cette appartenance. Trois siècles que les premiers flibustiers, les cadets de famille et les péripatéticiennes de La Rochelle ont mis le pied sur une île peuplée d'hommes rougis par le roucou. (*id.*, p. 113)

A vrai dire, toutes les classes sociales étaient représentées dans les colonies (on lira avec profit à cet égard les mémoires de Dessalles⁷, ou d'Armand Massé⁸, entre autres); signalons aussi bien sûr la présence du clergé, massivement francophone et non patoisant (ou en tout cas profondément francisé) et ayant joué un rôle linguistique certain dans les colonies. Toutefois, nos essayistes, en citant ce qu'ils appellent «l'Histoire» (la majuscule ne devrait pas les dispenser de fournir des références bibliographiques pour étayer leurs affirmations), préfèrent égratigner au passage leurs ennemis héréditaires en réduisant leur arbre généalogique à une affaire de repris de justice et de filles de joie. Cela est compréhensible et excusable, mais peu convainquant.

Une fois nos Blancs créoles définitivement déclassés par ces quelques énoncés lapidaires, il devient facile pour les auteurs d'expliquer les «distorsions» et autres «anomalies» marquant le passage du français au créole en «disculpant» les premiers esclaves d'une part, et en faisant reposer sur les épaules des premiers békés – l'ennemi héréditaire – la responsabilité entière de ces «distorsions» et autres «anomalies» en les présentant comme des locuteurs issus des classes sociales les plus basses et donc par conséquent, dans leur vision des choses, strictement monolingues patoisants, à partir d'exemples qui sont toutefois très mal choisis, comme on l'a vu ci-dessus (non pas parce qu'ils pointent vers une origine africaine, bien au contraire, mais parce qu'ils relèvent du diasystème du français général de l'époque coloniale, et non d'un quelconque patois). Voici quelques indices textuels, apparus dans un passage déjà analysé ci-dessus, pour étayer ce point de vue :

Détruisons derechef quelques oiseuses légendes, et d'abord l'absence de 'r' dans le créole, généralement attribuée à la mauvaise prononciation des Nègres, dont les bandes dessinées font les gorges chaudes.» (*id.*, p. 54); «On a aussi reproché aux Antillais nègres l'incapacité de prononcer le son 's' lorsqu'il est suivi d'une consonne [...]» (*id.*, p. 55); «Les quatre cinquièmes des soi-disant anomalies du créole face à sa souche française ne sont pas dus aux Nègres mais tout bêtement aux parlers dialectaux des premiers colons blancs. (*ibid.*)

⁷ V. Dessalles, 1980, 1984.

⁸ V. Rézeau / Rézeau, 1995.

On voit bien qu'il s'agit de sauver l'honneur des «Nègres», dont les bandes dessinées se moquent méchamment et à qui l'on ferait des «reproches»; non, les «anomalies» du créole ne viendraient pas de leurs déficiences cognitives ou articulatoires, comme des énonciateurs non explicitement désignés l'auraient prétendu, mais entièrement de ces pauvres «békés» qui ne savaient même pas parler français... Dans l'absolu, le fait qu'il y ait des différences entre le créole et le français n'a pas à être considéré comme une «anomalie» et il ne s'agit évidemment pas d'identifier des «coupables»; mais ce qui se dissimule sous cette vision des choses, c'est la conception, entièrement occultée mais bien présente, que le français, langue sacralisée, ne peut être que celui des dictionnaires et des grammaires, et que les divergences entre le créole et celui-ci est une «anomalie» qui ne peut s'expliquer que par les «déficiences» des uns ou des autres. Une certaine tradition (évoquée par les auteurs, mais jamais citée explicitement) ayant attribué la responsabilité de ces divergences aux «Nègres», il importe aux auteurs de construire un discours ayant pour but de désigner désormais les ancêtres des Blancs créoles comme responsables de cette situation. Il serait peut-être plus simple de considérer qu'il n'y a eu aucune «faute» de commise et que la variation est inscrite au cœur même de la langue, mais on aura compris qu'il ne s'agit pas de cela: le discours idéologique n'a pas pour but d'élaborer un corpus de connaissances scientifiques (il ne s'adresse d'ailleurs pas aux universitaires, comme on l'a vu ci-dessus), mais bien d'exercer une influence sur la perception qu'ont les locuteurs (λ) de leurs langues, et entre autres des origines de celles-ci.

L'ironie de la chose est qu'un autre discours, tenu celui-là plutôt par des linguistes créolistes plus substratophiles, consiste à accuser certains linguistes de vouloir nier, supposément par pur eurocentrisme, l'apport africain dans la genèse des créoles, en ramenant tout à la France⁹. Dans les deux cas, il s'agit de prendre la défense des populations d'origine africaine impliquées dans la genèse des créoles (comme celles-ci sont des victimes, il faut de toute façon les réhabiliter aux yeux de l'Histoire), mais alors que chez les porte-étendard de la Créolité cette défense consiste à nier tout apport substratique des langues africaines, chez les créolistes substratophiles elle consiste au contraire à le magnifier! On voit bien ici comment l'existence de biais idéologiques

⁹ Cf. Alleyne, 1996, 46: «Dans son obsession d'affirmer la non-africanité des langues créoles et, par là, d'assurer à la France un rôle primordial et exclusif dans l'émergence de ces nouvelles sociétés humaines, Chaudenson (1992, p. 78) est coupable d'une partialité qui compromet la valeur scientifique de son ouvrage [...]» (c'est nous qui soulignons).

peut conduire à dire tout et son contraire, mais toujours avec les meilleures intentions du monde.

6. Conclusion

On ne juge évidemment pas un discours idéologique d'après son adéquation au réel, puisque ce n'est pas son but que de décrire le réel ; le but d'un tel discours est d'agir sur le réel, de l'influencer. En l'occurrence, le discours de la Créolité sur les origines du créole cherche à disculper les ancêtres africains pour inculper les ancêtres des blancs-pays quant à la genèse de la langue créole. On peut supposer que l'objectif plus général visé par ce discours est de faire en sorte que les Antillais « de couleur » acquièrent une meilleure image d'eux-mêmes ; toutefois, on ne voit guère en quoi cela peut les encourager à avoir une meilleure image de la langue créole (et l'on sait que la langue est un paramètre identitaire essentiel) puisque celle-ci nous est de toute façon présentée comme résultant d'un improbable mélange de patois parlés à l'époque coloniale par des repris de justice et des prostituées. Le français écrit, celui qui est décrit dans les grammaires et les dictionnaires, reste en filigrane le monument sacré et intangible qu'il a toujours été. De ce point de vue, les chantres de la Créolité restent très conservateurs, malgré les accents de matamores qu'ils aiment à se donner.

Bibliographie

Sources primaires

- BERNABÉ, Jean / CHAMOISEAU, Patrick / CONFIANT, Raphaël, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.
- CHAMOISEAU, Patrick, *Solibo magnifique*, Paris, Gallimard, 1988 (coll. Folio).
- CHAMOISEAU, Patrick, *Une enfance créole II : Chemin d'école*, Paris, Gallimard, 1996 (coll. Folio).
- CHAMOISEAU, Patrick, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997 (coll. Folio).
- CHAMOISEAU, Patrick / CONFIANT, Raphaël, *Lettres créoles : Tracées antillaises et continentales de la littérature. Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane. 1635-1975*, Paris, Hatier, 1991.
- CONFIANT, Raphaël, *Ravines du devant-jour*, Paris, Gallimard, 1993.
- DESSALLES, Pierre, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX^e Siècle. Correspondance 1808-1834*, présentée par Henri de Frémont. Courbevoie, Imprimerie Cauchard, 1980 [1808-1834].
- DESSALLES, Pierre, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX^e Siècle. Journal 1837-1841*, présenté par Henri de Frémont et Léo Elisabeth. Mayenne, Imprimerie de la Manutention, 1984 [1837-1841].

RÉZEAU, Dominique / RÉZEAU, Pierre, *De la Vendée aux Caraïbes : Le Journal (1878-1884) d'Armand Massé, missionnaire apostolique*, Paris, L'Harmattan, 1995 (2 vol.).

Sources secondaires

ALLEYNE, Mervyn C., *Syntaxe historique créole*, Paris, Karthala, 1996.

BOURCIEZ, Edouard et Jean, *Phonétique française : étude historique*, Paris, Klincksieck, 1967.

CALVET, Louis-Jean / CHAUDENSON, Robert, *Saint-Barthélemy : une énigme linguistique*, Paris, Didier-Erudition, 1998.

CHAUVEAU, Jean-Paul, «Des régionalismes de France dans le créole de Marie-Galante», in : THIBAUT, A. (ed.), *Le français dans les Antilles : études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 51-100.

DITCHY, Jay K., *Les Acadiens louisianais et leur parler*, Paris, Droz, 1932.

DUPRÉ, Paul, *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain : Difficultés / Subtilités / Complexités / Singularités*, Paris, Trévise, 1972.

FAINE, Jules, *Philologie créole, études historiques et étymologiques sur la langue créole d'Haïti*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'Etat, 1937.

FAINE, Jules, *Dictionnaire français-créole*, Montréal, Editions Leméac, 1974 (revu et préparé par une équipe de spécialistes dirigée par le linguiste Gilles Lefebvre de l'Université de Montréal).

FEW = WARTBURG, Walther von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Leipzig / Bonn / Bâle, Schroeder / Klopp / Teubner / Helbing & Lichtenhahn / Zbinden, 1922-2002.

FOUCHÉ, Pierre, *Phonétique historique du français*, vol. III : *Les consonnes et index général*, Paris, Klincksieck, 1961.

LAFAGE, Suzanne, *Le lexique français de Côte-d'Ivoire : appropriation & créativité*, Institut de linguistique française – CNRS, Nice, 2002, 2 tomes (n° 16 et 17 de la revue *Le français en Afrique*).

LUDWIG, Ralph / MONTBRAND, Danièle / POULLET, Hector / TELCHID, Sylviane, *Dictionnaire créole français (Guadeloupe)*. Nouvelle édition, Servedit / Jasor, 2002.

MÖHREN, Frankwalt, *Le renforcement affectif de la négation par l'expression d'une valeur minimale en ancien français*, Tübingen, Niemeyer, 1980.

MOUGEON, Raymond / BENIAK, Edouard (ed.), *Les origines du français québécois*, Québec, PUL, 1994.

THIBAUT, André, «Français des Antilles et français d'Amérique : les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais», *Revue de Linguistique Romane* 72 (2008a), p. 115-156.

THIBAUT, André, «Les régionalismes dans *La Rue Cases-Nègres* (1950) de Joseph Zobel», in : THIBAUT, A. (coord.), *Richesses du français et géographie linguistique*, Bruxelles, De Boeck / Duculot, 2008b, vol. 2, p. 227-314.

- THIBAUT, André, «Français d'Amérique et créoles / français des Antilles : nouveaux témoignages», *Revue de Linguistique Romane* 73 (2009), p. 77-137.
- THIBAUT, André, «L'œuvre d'Aimé Césaire et le 'français régional antillais'», in : CHEYMOL, M. / OLLÉ-LAPRUNE, P. (ed.), *Aimé Césaire à l'œuvre*, Paris, Ed. des Archives Contemporaines, 2010a, p. 47-85.
- THIBAUT, André, «'C'est rire qu'il riait', ou l'extraction du prédicat par clivage en français régional antillais», in : NEVEU, F. / MUNI TOKE, V. / DURAND, J. / KLINGLER, T. / MONDADA, L. / PRÉVOST, S. (dir.), *2^e Congrès Mondial de Linguistique Française : La Nouvelle-Orléans, 12-15 Juillet 2010*, CD-ROM des actes, Paris, Institut de Linguistique Française, 2010b.
- THIBAUT, André, «Le renforcement affectif de la négation : le cas de *pièce*, créolisme littéraire de Patrick Chamoiseau», in : DÖRR, St. / STÄDTLER, Th. (eds), *Ki bien voldreit raisun entendre : Mélanges en l'honneur du 70^e anniversaire de Frankwalt Möhren*, Strasbourg, Editions de linguistique et de philologie, 2012a, p. 281-297.
- THIBAUT, André, «Le français dans les Antilles : présentation», in : THIBAUT, A. (ed.), *Le français dans les Antilles : études linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 2012b, p. 11-28.
- THIBAUT, André, «Grammaticalisations anthropomorphiques en français régional antillais : l'expression de la voix moyenne (ou : *Dépêche ton corps, oui !*)», in : CASANOVA HERRERO, E. / CALVO RIGUAL, C. (ed.), *Actas del 26^e Congrès de Lingüística i Filologia Romàniques (València, 6-11 de setembre de 2010)*, Berlin, W. de Gruyter, 2013, vol. 6, p. 239-250.
- TLF = *Trésor de la langue française*, Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960), Paris, Editions du CNRS, 1971-1994 (16 vol.).

*Par ma fé, por c'tu d'jor la,
L'é permis d'son pou grisâ;
Tot bordjet de Neûchâtet
Ame bin lo vin claret;*

Les élèves d'Andres Kristol, dialectologue, toponymiste et historien de la langue française, lui rendent hommage par le présent volume à l'occasion de son départ à la retraite. Directeur du Centre de dialectologie et d'étude du français régional de l'Université de Neuchâtel de 1993 à 2014 ainsi que co-rédacteur de la prestigieuse revue internationale *Vox Romanica*, il est à l'origine de nombreux projets de recherches et de nouvelles vocations. Attaché à la méticulosité de la philologie comme à l'enquête de terrain, il analyse toute pratique linguistique dans l'optique globale de la variation. Aussi éclectiques que les domaines d'intérêts du Professeur Kristol, ces études écrites en son honneur lui sont offertes par ses anciens étudiants et collègues disséminés de par la Romania.

ISBN: 978-2-600-019316



9 782600 019316